

**METHODE QUANTITATIVE VS METHODE
QUALITATIVE ? :
CONTRIBUTION A UN DEBAT**

Kamel **BOUCHERF***

Résumé :

Notre étude a pour objet l'analyse de la relation entre méthode quantitative et méthode qualitative. Elle interroge les fondements théoriques de chaque méthode dans le but d'atteindre les socles épistémologiques de chacune d'elles. Dans cette perspective, nous présentons un essai d'élucidation des soubassements sur lesquels sont érigés les présupposés d'une démarche de production des connaissances autour d'un objet défini dans les sciences sociales. Nous posons aussi la question de savoir si, parce que les deux méthodes représentent deux démarches différentes de production de discours scientifique sur la réalité, elles sont forcément dans un rapport concurrentiel voire conflictuel ou au contraire, la spécificité de chaque mode d'approche de la réalité sociale et la complexité de cette dernière exige d'elles qu'elles soient plutôt dans un ordre de complémentaires dans le sens où la faiblesse de l'une se retrouve dans la force de l'autre et réciproquement.

Mots Clés : Paradigme, Epistémologie, Méthode, Méthode quantitative, Méthode qualitative, Méthode mixte, Triangulation.

Codes JEL : B41, C18, C42

Introduction :

Dans la mesure où chaque phénomène social peut-être analysé conformément à la méthode d'analyse quantitative ou qualitative (Becker.H.S in De Singly.F 1992.23), il est utile de savoir quelle est la portée, sur le plan cognitif, des observations que nous effectuons, afin de tenter de savoir si parler du rapport de la méthode qualitative à la méthode quantitative signifie, nécessairement, mettre face-à-face deux horizons ou deux perspectives méthodologiques ou deux rationalités

méthodologiques (Groulx-Lionel.1997.3) différentes, car approches méthodologiques différentes signifie, implicitement, production de deux discours spécifiques révélateurs de deux manières particulières de représentation de la réalité. C'est à partir de là que prend naissance ou peut prendre racine la tendance à l'opposition entre ces deux méthodes d'analyse, que Marpsat.M qualifiait d'opposition rituelle (1999.1), et qui par conséquent évacue ou du moins laisserait peu de place à l'hypothèse de leur complémentarité.

Cette question a donné lieu à de larges débats marquant des clivages importants parmi les spécialistes des questions méthodologiques relatives au domaine des sciences sociales de manière générale et de la discipline sociologique en particulier. (Blanchet.A & Gotman.A.1992, Marpsat.1999, Alain léger.1993).

A cet effet, d'une part, la méthode qualitative après avoir été longtemps marginalisée et réduite à un carcan à tendance littéraire et contre-productive (Aubin.I. 2008.142) est entrain de retrouver, de nos jours, ses lettres de noblesse et ses dépeceurs. D'autre part c'est à travers la mise en évidence des limites de la méthode quantitative que l'approche qualitative connaît un essor. L'apport de cette dernière est bien exprimé dans ce contexte par Leger. A qui confirme que sa fonction consistait « ...à ajouter la chair frémissante du vécu autour du squelette froid de la statistique » (1999.5). De plus, les adeptes de l'analyse quantitative, pour qui la soumission des phénomènes sociaux à l'analyse statistique et à la mesure, sont à même d'assurer la rigueur requise dans le procédé d'administration de la preuve, et ce en conformité au paradigme positiviste conçu sur la base de la manière dont est acquise la connaissance scientifique dans le domaine des sciences naturelles.

Comme pour montrer la prééminence de la méthode quantitative (Fekede.Tuli. 2010), ses défenseurs, n'hésitent pas à aligner leur "force", eux aussi, sur la faiblesse, selon lecture du critère de scientificité, de la méthode qualitative, qui en prenant en ligne de compte un nombre restreint de cas limite grandement l'envergure de validation du processus de construction de la connaissance scientifique en plus du fait de prendre comme objet les intersubjectivités des individus et des groupes.

C'est ainsi que tenter d'élucider ce qui peut différencier les deux méthodes, revient à les conceptualiser. Il est évident que l'interrogation s'articule autour d'un dénominateur commun : le concept de méthode, qui réfère à la démarche rationnelle et logique d'administration de la preuve sur la base de procédés connus et reconnus dans la production de la connaissance scientifique. Ceci dit, en posant le problème en ces termes entre méthode quantitative et méthode qualitative, nous visons à comprendre si nous traitons de deux visions différentes du monde social ou simplement de deux techniques spécifiques ?

S'interroger sur la méthode représente souvent chez des chercheurs de différents horizons (Groulx.Lionel.H, Aubin. I : médecine, Aktouf.O : sciences sociales,...) un aboutissement incontournable quand il s'agit de faire admettre (par la preuve) les résultats de leurs investigations.

Pour notre part, notre questionnement initial nous convie à emprunter les termes de la méthode comparative. Cette dernière est opérée au moyen d'une grille de lecture que procure la posture théorique comme soubassement au processus analytique dans son ensemble.

A la source, une différence de paradigme de référence :

L'approche de la réalité sociale au moyen d'instruments méthodologiques d'administration de la preuve ne peut se faire en dehors de postulats théoriques basiques, sur la base desquels est érigée la représentation de l'entité sociale, du comportement des individus et du fait social en général. Ainsi Angers déclare que « Sur un plan très général et abstrait, la méthode rejoint une position philosophique sur la conception du monde qui nous entoure » (1997. 58). Nous comprenons alors pourquoi les différentes méthodes de recherche, en l'occurrence la méthode quantitative et la méthode qualitative produisent des discours différents sur "la même réalité". A priori, l'explication peut provenir du fait que chaque méthode procède à la sélection d'un type d'observation qui lui est bien propre. Or, il devient nettement plus pertinent de tenter de savoir sur quelle base se fonde la logique de sélection des observations faites.

Chaque méthode d'analyse possède son encastrement épistémologique qui lui procure pertinence et validité dans le domaine de la production de la connaissance scientifique.

A cet effet, notre approche théorique s'inspire largement de la conception de Kuhn.T du paradigme scientifique (1983. 44.77), qui réunit les principes philosophiques, les règles et les méthodes qui unissent les membres d'une communauté scientifique. Conséquemment, c'est essentiellement la centralité du pôle épistémologique qui est mise en exergue au moyen d'une conceptualisation de la méthode.

Une question essentielle qui intrigue encore les chercheurs dans les domaines de l'épistémologie et de la méthodologie des sciences sociales.

A cet effet, Groulx.L.H (1997) et Fekedé.T (2010) font référence aux travaux de Guba.E et Lincoln.Y qui, en 1989 aux Etats-Unis furent parmi les premiers chercheurs, selon la tradition Kuhnienne, à poser l'hypothèse de l'irréductible séparation entre la méthode quantitative et la méthode qualitative, en estimant que chacune d'elles se réfère à un paradigme diamétralement opposé à l'autre et ce conformément à trois niveaux de lecture complémentaires : le niveau ontologique, le niveau épistémologique et le niveau méthodologique. La qualité de l'argumentation mérite qu'on s'y attarde un peu.

a. Le niveau ontologique ou la relation individu / société :

En sociologie l'étude des phénomènes est largement dépendante de la conception de la nature de l'être lui-même et dans son rapport à la société. La question tend à diviser les *social scientists* adeptes du déterminisme qui estiment que la réalité sociale est indépendante de la volonté des individus et les constructivistes, qui estiment que la réalité est le résultat de processus sociaux complexes dont il s'agit de saisir le sens.

Pour l'attitude positiviste, à la base de la méthode quantitative, le principe ontologique se vérifie par le fait que le monde social a une existence indépendante des hommes. Il obéit par conséquent à des lois dont il revient à la recherche d'en faire la découverte.

La systématisation de ce qui peut être qualifié de connaissance scientifique est bâtie sur le principe majeur de reproductibilité des faits.

Contrairement à cette conception qui tient ses origines des sciences naturelles, pour les interprétivistes, la réalité est socialement construite et de ce fait les acteurs y jouent un rôle essentiel. Ils sont les constructeurs de la connaissance.

La mise en évidence du rôle des acteurs dans la production de la connaissance apparaît clairement dans l'approche qu'empruntent les disciplines à caractère qualitatif en l'occurrence la phénoménologie, l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie, l'individualisme méthodologique...L'objectif dans ces travaux de description des réalités sociales est d'accéder à la compréhension des systèmes de valeurs, de croyance et de culture qui forment la base des comportements, des formes d'action et de pensée des hommes en société.

Tant que l'action de recherche s'articule autour de l'intelligibilité des significations et des sens que donnent les acteurs à leurs actes, ces derniers ne peuvent être réduits à des attributs quantifiables et mesurables.

Le niveau épistémologique ou le critère de scientificité :

Pour les quantitativistes, les comportements humains peuvent être analysés conformément à la découverte des lois. Une posture épistémologique empruntée au domaine de la pratique de la recherche dans les sciences naturelles. Dans le cours de cette conception, les faits sociaux existent en-dehors de la volonté des individus. *Les faits sociaux doivent être analysés comme des choses*, car ils jouissent d'une existence objective. C'est là l'essentiel de la posture positiviste en sciences sociales, pour l'analyse des comportements sociaux qui doit être menée conformément à une logique déductive d'interprétation, sur la base de la mise en évidence de relations causales entre variables. La centralité du principe de la mesure est portée par la théorie statistique.

Le principe positiviste appliqué à la recherche dans les sciences sociales procède par l'identification de variables discriminantes sur la base de l'approche déductive théorique qui conformément à la mise en

évidence de la récurrence et la régularité des faits, se base sur la multiplication des cas en menant les analyses sur des échantillons statistiques relativement importants.

A l'opposé, la méthode qualitative conçoit le monde social comme un univers construit selon la signification que donnent les acteurs aux faits sociaux. L'objectif de la recherche ne réside pas dans l'explication des phénomènes observés, mais il s'agit de les comprendre, sans prétendre à la généralisation. La compréhension des faits exige une attitude étrangère à l'idée d'externalité, car elle a pour but de saisir le sens qu'octroient les acteurs à leurs actions.

Etant donné que la signification de l'action sociale figure comme objectif ultime des investigations de type qualitatif, il s'ensuit que l'acteur est perçu comme auteur de son histoire ; le rapport même qu'il peut établir avec le chercheur tend à approfondir la réflexion, dans la mesure où l'action sur la subjectivité de l'acteur exige un système de "décryptage" du sens de la part du chercheur.

C'est ainsi que le captage de la dimension de la subjectivité de l'acteur, exige plus de rapprochement entre le chercheur et son objet d'étude.

Le niveau méthodologique ou démarche de la preuve :

La méthode est une notion communément en usage dans les cercles de la recherche de toutes les disciplines scientifiques. Elle signifie le moyen, le procédé ou la démarche par laquelle on accède à ce qui est pensé représenter la réalité. Conformément au principe même de la méthode scientifique, elle reflète la stratégie d'administration de la preuve selon les postulats dictés par la dimension ontologique et épistémologique.

A cet effet, l'ancrage paradigmatique du positivisme revendique l'objectivité dans la recherche matérialisée par la maîtrise des rôles des différentes variables dans le test d'hypothèses. Pour ce faire, le dispositif de comparaison est de rigueur dans l'approche causale des phénomènes sociaux. L'outil statistique offre dans ce cadre l'élément par excellence d'administration de la preuve au moyen d'analyses chiffrées et de mesure.

Dans la perspective opposée, la méthode qualitative est quant à elle portée par le paradigme interprétiviste / constructiviste, qui suppose que le sens attribué aux faits sociaux n'est pas le fait de cadres théoriques d'interprétation mais repose sur le vécu des acteurs médiatisé par la perception du chercheur, à qui il revient de saisir pleinement le sens et la signification des actes attribués par les acteurs sociaux. De là, il devient facile de saisir l'opportunité de la notion de compréhension des phénomènes au lieu de leur explication.

L'origine philosophique de l'attitude interprétiviste et compréhensive remonte, dans la tradition allemande, aux travaux du philosophe Dilthey.W pour qui la sociologie avait pour but de comprendre les phénomènes au moyen du sens et de la signification que leur donnaient les individus.

Pour le philosophe allemand, ce qui est appelé aujourd'hui sciences sociales consistait beaucoup plus en des sciences de l'esprit par opposition aux sciences naturelles. D'ailleurs, c'est bien l'appellation qui leur est consacrée pour marquer son opposition à l'épistémologie positiviste. A cet effet, la prise en charge de la dimension historique dans l'analyse des faits sociaux, l'ont mené à effectuer une nette séparation entre la compréhension et l'explication. Le second objectif cité incombe particulièrement aux sciences naturelles.

La méthode quantitative : le régulier et la généralisation statistique

On est amené à comprendre donc que le socle épistémologique qui fonde la méthode quantitative dicte que l'approche des phénomènes sociaux s'effectue conformément aux procédés d'expérimentation dans les sciences sociales et que par conséquent il faut qu'elle soit orientée vers la mise en évidence des mécanismes de la causalité. Pour ce faire, tout ce qui peut relever du domaine de la spécificité des groupes sociaux, que certains nomment le relativisme culturel est réduit à sa plus simple expression à la faveur d'attributs comparables et mesurables. C'est pourquoi Bozon.M remarquait que « ...démographes et sociologues, commencent toujours par décomposer les phénomènes pour les réduire à l'état de variables quantifiables ou d'indicateurs ». (1988. 560). Dans cet esprit, il est clair que la structure de la comparaison conforte harmonieusement la mécanique de la causalité. Dans cette optique, il est fait usage de

l'outil statistique comme moyen par excellence au service du protocole d'administration de la preuve. Il se présente, incontestablement, comme instrument approprié apte à rendre compte de l'effet des déterminants sociaux sur les phénomènes. En effet, nous remarquons à titre d'illustration, que dans une étude sur les mutations familiales qui concernent une société déterminée et pour vérifier l'hypothèse de persistance des formes traditionnelles et communautaires de la structure familiale, il a été remarqué que 41% des mariages ont eu lieu dans le cadre des relations familiales. Le pourcentage annoncé qui est un ordre de grandeur significatif dans les limites d'un intervalle préétabli et constant, représente l'équivalent, connu et reconnu, de la condition nécessaire et suffisante faisant admettre l'hypothèse émise. Néanmoins, il reste à préciser que la présente argumentation demeure tributaire d'une condition théorico-méthodologique à savoir qu'elle est bâtie sur le préalable d'ordre théorique stipulant que la nature de la relation liant les conjoints représente un indicateur de qualification (traditionnelle/moderne) de la structure familiale et par conséquent de mesure du changement. Ceci démontre le rôle attribué à l'ancrage théorique dans ce type de démonstration, d'où son caractère déductif.

Pourtant, il faut préciser que la comparaison dans la méthode quantitative est appliquée en respect du principe de *toute chose étant égale par ailleurs*, au moment où le phénomène social existe, par définition, dans sa globalité et qu'il est aussi, irréductiblement, un phénomène historique (Passeron.J.C. 1991).

Force est de noter donc que les observations des sociologues et les *social scientists* de manière générale effectuées par le biais de l'expérimentation sont totalement tributaires des conditions dans lesquelles est mené le procédé expérimental, en l'occurrence les circonstances socio-historiques.

C'est ainsi que l'application de la méthode quantitative qui procède de la mise en relation de variables pour observer les co-variations, ne cesse de montrer quelques lacunes afférentes aux conséquences relatives à la décision d'opérer des "coupes" au niveau du tissu social qui tendent à réduire à une ou quelques variables les déterminants d'un phénomène donné, au moment où le comportement social s'exprime dans sa globalité et sa complexité. D'où l'interrogation qui

surgit à chaque fois qu'on évoque le principe méthodologique de *toute chose étant égale par ailleurs*. En effet, en appliquant cet argument et même en introduisant les variables qui peuvent aller dans le sens de la consolidation, dans une orientation donnée, de la relation primaire constatée entre une variable dépendante et une variable indépendante, la détermination de la variable indépendante ne peut jamais être définitivement prouvée dans la mesure où elle reste dépendante à son tour par des circonstances sociales et historiques au sein desquelles elle prend forme. Il s'ensuit que la recherche de la détermination, ou causes des phénomènes ne peut en aucune façon être atteinte de manière complète et définitive, parce que justement la relation primaire pouvant être comprise dans une relation de détermination entre deux variables pouvant être elle-même le produit de la détermination par une autre variable indépendante au moment où nous admettons que *toute chose étant égale par ailleurs*, alors qu'en réalité elles ne le sont pas, ou du moins jusqu'à production de la preuve; c'est le fruit d'une illusion ou d'un *artefact*. Par contre et avec Boudon.R (2002.29), la relation entre variables produit du sens dans un modèle causal, qui est le fruit de construction théorique et conceptuelle, prenant à son compte la priorisation des indicateurs. Le modèle causal qui est le fruit de l'introduction et l'examen de l'effet de variables-tests a l'avantage de préciser l'ensemble des dimensions qui concourent à l'occurrence et la récurrence des déterminants sociaux. En prenant en ligne de compte la spécificité et la complexité des phénomènes sociaux, il est clair qu'il est tout à fait trompeur de tenter de saisir l'"effet pur d'une variable" (De Singly.F 1992.108).

La méthode qualitative : la centralité de l'acteur

Depuis longtemps l'option quantitativiste dans les sciences sociales et précisément en sociologie a été l'option dominante partant souvent du non-dit que « tout ce qui ne se compte pas ne compte pas » où beaucoup d'auteurs reléguaient l'approche qualitative au rang de méthode incapable d'assumer la généralisation des résultats des recherches, en raison notamment de la faiblesse numérique de ses cas d'étude. A une démarche ainsi décrite et sont souvent associés les qualificatifs de spéculative, subjective et émotionnelle. Cette sorte de méfiance envers la recherche qualitative est souvent illustrée par la manière dont les écrits de méthodologie "écartent" ou minimise la perspective qualitative dans leurs textes. Dans cette optique, on

remarque dans l'ouvrage de Combessie.J.C, (1998) par exemple, bien que celui-ci soit intitulé *La méthode en sociologie*, la présentation qu'effectue l'auteur est essentiellement dédiée à la méthode quantitative et la recherche articulée autour des termes de la causalité. En effet, l'auteur consacre 29 pages de son ouvrage à présenter les techniques et l'analyse qualitative alors qu'à la méthode quantitative sont le double (55 pages) . On serait tenté de penser, par conséquent, que la méthode qualitative ne serait pas concernée par le procédé d'administration de la preuve. C'est également ce que constatent amèrement Blanchet.A et Gotman.A dans le préambule de leur ouvrage réservé à la technique de l'entretien (1992. 7).

Tout porte à croire que la méthode qualitative se réduit à une méthode accessoire ne dépassant pas le stade de la phase exploratoire dans les études, car non génératrice d'hypothèses systématiques et systématisées. L'hégémonie quantitativiste qui succédait au rayonnement de l'école de Chicago, a été dénoncée par Sorokin qui dans les années 70 déjà, s'est élevé contre ce qu'il nommait la *quantophrénie* (in Gérard. 1998). Depuis notamment les années 80, l'analyse qualitative s'attela à mettre en valeur ce qui fonderait sa légitimité en tant qu'approche de la réalité sociale. C'est ainsi que Groulx.L.H remarquait à juste titre que l'ouvrage manuel de Gauthier.B s'inscrivait bien dans cette perspective en disant : « Dans...le manuel de Gauthier (1992) et le rapport du groupe de travail, on relativise la recherche quantitative comme une des manières de se représenter la réalité et on juge légitime la connaissance produite ou générée par la recherche qualitative qui a sa logique et ses exigences propres » (1997.47). En s'associant à la réaction des chercheurs en sciences sociales à l'hégémonie du paradigme positiviste, Mucchielli. A, de son côté, afficha sa contribution active à la promotion des méthodes qualitatives en 1996, en faisant connaître l'ensemble des méthodes et des techniques dans la perspective de connaissance *du sens des faits humains* majestueusement exposées dans son *dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*.

Dans la construction du discours scientifique, il est exigé de l'analyse qualitative, (par le biais de la spécificité de son protocole d'analyse) et de ses instruments, qu'elle puisse rendre compte d'une réalité ou d'un aspect de la réalité que la méthode quantitative ne peut

pas atteindre (Gérard. 1998.4-5). On comprendra bien, un peu plus loin, que c'est ce qui fonde, en partie, la légitimité de sa rationalité méthodologique.

C'est ainsi que le champ d'action de l'approche qualitative prend forme dans la mise en évidence de la complexité et la diversité des phénomènes sociaux à travers l'analyse du vécu des acteurs. Dans ce sens, la perspective méthodologique propre à l'approche qualitative est à l'opposé de celle de l'approche quantitative pour qui la saisie de l'essence des faits sociaux doit être menée indépendamment des représentations de ceux qui les vivent. C'est ainsi que les principes philosophiques de base sur lesquels s'érige la méthode qualitative sont ceux de la phénoménologie et de l'interactionnisme symbolique. Deux postures méthodologiques dont les fondements dictent de prendre en compte les points de vue et les sens des acteurs comme point initial de toute analyse des phénomènes sociaux (Bryman.A. 1984.78). En fait, cela revient à opter pour la centralité de l'acteur et de la relation sociale dans la construction de l'objet d'analyse. Dans cette conception, il ne s'agit pas de percevoir ni de concevoir l'individu comme un agent social subissant la domination des effets de structures et des contextes, mais plutôt comme un acteur conscient dont il s'agit de saisir pleinement le sens qu'il donne aux faits. Toute l'analyse repose sur les significations données aux actions et comportements par les acteurs y compris leurs propres actions et comportements. Il est compris par là que toute recherche désireuse de saisir la réalité des faits sociaux, doit s'atteler à mettre en évidence le sens et la signification qu'attribuent les individus à leurs actes. L'itération et la récurrence des vécus des acteurs ne sont pas à l'ordre du jour compte tenu du fait que la mise en évidence de la dimension statistique n'est d'aucune utilité dans la mise en exergue de la complexité qui caractérise les processus par lesquels se construisent les faits.

C'est pour cette raison essentielle que la méthode d'analyse qualitative des faits sociaux est fondamentalement une méthode interprétiviste et constructiviste dans la mesure où l'objectif ultime est de démêler les phénomènes sociaux à partir des modes desquels les acteurs leur procurent sens. Visiblement, l'intelligibilité des faits a comme source la perception que s'en font les acteurs sociaux.

A partir de là, l'ensemble des techniques qualitatives : observation participante, interview, focus-group, récit de vie..., sont utilisées afin de permettre la saisie des processus interprétatifs des significations que les agents sociaux allouent à leurs actes, comportements et pratiques. D'où la recherche de la singularité et la dissemblance dans le protocole analytique qualitatif. A partir de là, il peut-être reproché à la méthode qualitative de porter l'analyse sur la dispersion en vertu des deux critères cités ci-dessus. Une orientation qui n'est pas pour militer en faveur de son potentiel de scientificité dans la mesure où elle ne satisfait pas au principe de convergence des esprits, selon la conception Cohennienne, tenue pour être l'objectif majeur de la pratique scientifique.

Pourtant afficher une telle attitude c'est en réalité nier à la méthode qualitative "sa force de frappe" qui se concrétise particulièrement, et non de manière exclusive, dans les phases descriptives, exploratoires et monographiques de la recherche scientifique et qui consiste, en termes inductifs, à identifier les attributs moyennant la sélection d'un nombre réduit de cas, voire de cas unique. Comme il peut être aussi reproché à la méthode qualitative la "faille" dans la généralisation des résultats de recherche. Une faiblesse perçue comme une sorte de transgression de ce qui quasi unanimement, fait la règle de scientificité, la généralisation.

La nécessaire complémentarité des méthodes :

Au terme de la présentation des logiques paradigmatiques respectives sur lesquelles repose chaque méthode d'analyse, il est clair qu'il est incorrect et insuffisant de percevoir la méthode sous son aspect purement technique dans la démarche de production des conditions de la preuve. En revanche, ce qui paraît plus pertinent, c'est le fait que chaque méthode s'associe à des présupposés théoriques d'ordre ontologique et épistémologique. Pour cette raison, les écrits de Guba et Lincoln pèsent de tout leur poids.

Pour ce qui est de notre démonstration, nous atteignons un premier résultat important scindé en deux points :

La méthode de recherche a à sa base la théorie qui fonde conceptuellement sa logique de démonstration en termes de validité interne et de validité externe.

Chaque logique méthodologique propre fait suite à une conceptualisation de la réalité sociale.

Dans ce cas, la méthode est un moment de la théorie, car il s'agit bien de deux rationalités méthodologiques servant des objectifs spécifiques et qui déterminent à leur tour le protocole de sélection des observations.

Tout porte à croire donc que ce serait illusoire de soutenir l'hypothèse du rapprochement entre les deux méthodes en vertu de la contrainte insurmontable dressée par le "veto ontologico-épistémologique". Si cela était vrai, il nous est très gênant et difficile d'expliquer un fait qui a tendance à attirer le consensus parmi les chercheurs et méthodologues, à savoir que d'une part il est difficile, voire hasardeux, de pouvoir parler de quantitatif ou de qualitatif pur (Leger.A 1993) et que d'autre part chaque méthode a ses forces et ses faiblesses et que par déduction les faiblesses de l'une sont dans la force de l'autre (Denzin *et al.* 1989 in Groulx.L.H 1997. 7).

Dans le contexte de cette posture Bryman soutient l'idée d'intégration des deux méthodes en évoquant les différences qui les caractérisent en termes d'avantages et d'inconvénients et qu'il est par conséquent utile pour la recherche de les combiner (1984.86).

Dans le même ordre d'idées Gerard.H arrive à la conclusion que « Loin de s'opposer, les approches qualitatives et quantitatives se complètent. Il nous faut donc les combiner » (1998. 7). Ainsi, la recherche se dirige vers le pluralisme méthodologique dans le strict respect du principe épistémologique. Le premier n'entraîne pas forcément le second. D'ailleurs, Bryman.A dans son article paru dans le *British journal of sociology*, se posait la question de savoir si le débat entre recherche quantitative et recherche qualitative était centré autour d'une question de méthode ou d'épistémologie. Il disait à ce propos : « Dans le cadre d'une étude, un chercheur peut percevoir les domaines dans lesquels une contribution utile pourrait être faite par les deux méthodes quantitative et qualitative, mais il ne peut être déduit de ce que les positions épistémologiques signifiées par le débat entre les deux méthodes sont ipso facto réconciliées » (1984. 87). Il s'agit d'une mise en garde qui dicte clairement que tout essai d'intégration dans le cours d'une méthode mixte doit être réalisée dans les limites de la contrainte épistémologique.

Néanmoins, dans le cours de la réalisation des recherches, il est commun de trouver que des chercheurs font usage d'éléments des deux méthodes, sans pour autant que cela ne fausse la démarche de leur logique d'administration de la preuve. En réalité, il en est ainsi car conformément à la nature complexe des faits sociaux, il apparaît souvent qu'une seule méthode ne couvre pas à elle seule toutes les dimensions que l'analyse des phénomènes sociaux exige de prendre en considération. C'est au niveau de la mise en œuvre de l'une ou l'autre méthode pour l'investigation d'un fait social déterminé que la nécessité de rapprochement se fait le plus sentir et non pas à un niveau philosophique ou théorique.

Le pragmatisme méthodologique l'emporte sur toute autre considération, car comme le remarquait Groulx.L.H, « ...le discours épistémologique formule des prescriptions normatives plutôt que des prescriptions des actes de recherches... » (1997. 51). Par voie de conséquence il ne s'agit donc pas de perdre de vue les origines positivistes ou interprétivistes de chaque méthode mais en même temps de répondre efficacement aux besoins d'une méthode plus générale, une méthode mixte dont le but est de compléter les déficiences respectives.

En fait, la tâche est celle de trouver une justification théorique à même de rendre possible et acceptable le dépassement ou contournement de l'obstacle épistémologique ,cela aura l'avantage de reconforter l'aspect méthodologique de la recherche, sans pour autant remettre en question la première. En fait, cela revient à rechercher la réalisation d'un équilibre entre les pré-réquisitions épistémologiques et le besoin d'enrichissement de la méthode par le biais de sa "pluralisation".

Cela a le mérite d'accroître le niveau de validité des analyses au moyen d'une multiplicité d'angles d'observation dans la mesure où même si la démarche d'explication paraît la plus probante conformément à son niveau de satisfaction de la condition de validité externe des résultats de recherche, il n'en demeure pas moins qu'elle a toujours l'inconvénient émanant de l'incapacité à restituer le fait social comme un processus socio-historique et qui ne relèverait donc pas uniquement des co-variations d'un nombre déterminé de variables dans les limites temporelles précises. Pour cette raison, l'intervention

du protocole de la compréhension qui associe le vécu des agents sociaux est d'une utilité certaine. C'est cela qui a mené Combessi.J.C à assumer que « Ni le qualitatif ou le quantitatif d'une part, ni l'approche extensive ou l'approche compréhensive d'autre part n'ont le monopole des vertus heuristiques ou pouvoirs de validation » (1982. 12). Autrement dit, la validation a besoin d'une multiplicité d'angles d'observation. Compte tenu du fait qu'en sciences sociales aucune des deux méthodes n'a de suprématie en détenant le monopole des critères de validation. La tendance aux Etats-Unis pour surmonter l'handicap des techniques quantitatives ou qualitatives va vers l'application de la technique de triangulation (Marspat.M 1999. 79), basée sur la démarche de vérification croisée des résultats de recherche. Ce qui représente un argument supplémentaire qui milite en faveur de la complémentarité des méthodes de recherche en sciences sociales. En témoigne également la posture de Boudon.R et Fillieule.R qui donnaient l'exemple des travaux de Thomas et Zaniecki sur la célèbre et immense enquête du début du 20ème siècle sur le paysan polonais émigré aux Etats-Unis et qui sont de nature qualitative conformément aux techniques utilisées : histoire de vie ou technique autobiographique, analyse de contenu de lettres, description ethnologique des relations sociales, des conflits etc...et où ils remarquaient que : « Même au niveau de ces études d'ordre qualitatif, on voit apparaître en filigrane les indicateurs sous les concepts et les relations entre variables sous les descriptions monographiques » (2002. 25). Une révélation signifiée par le chercheur Thomas.I de l'Ecole de Chicago lui-même, qui loin d'afficher une attitude anti-quantitativiste écrivait à ce propos : « Il est évident que les études statistiques du comportement des populations auront peu de significations tant que les données statistiques ne seront pas soutenues par la vie des individus » (in Zolesio.E 2004). Ce qui nous invite à relativiser l'orientation épistémologique et méthodologique souvent exagérément attribuée à l'emblématique Ecole de Chicago à tendance empirique et qualitative au détriment de l'approche quantitative des faits urbains. Pour ce faire, nous empruntons l'intégralité du témoignage d'un des plus distingués chercheurs de EDC qui disait que « Les méthodes des statistiques et de l'étude de cas n'entrent pas en conflit entre elles. Elles sont en fait mutuellement complémentaires. Les comparaisons statistiques et les corrélations peuvent souvent suggérer des pistes pour la recherche à l'aide de l'étude de cas, et les

matériaux documentaires, en mettant au jour des processus, mettront inévitablement sur la voie d'indicateurs statistiques plus adéquats. Cependant, si l'on veut que la statistique et l'étude de cas apportent chacune leur contribution en tant qu'outils de recherche sociologique, il faut leur garantir une égale reconnaissance et fournir l'occasion à chacune des deux méthodes de perfectionner sa technique propre. Par ailleurs, l'interaction des deux méthodes sera incontestablement féconde » (*in* Zolesio.E 2004. 19).

La mise en évidence des avantages liés à la mise en œuvre du principe du pluralisme méthodologique mène nécessairement à se poser la question embarrassante suivante : est-ce-que l'application de la complémentarité des méthodes quantitative et qualitative signifie mettre les deux méthodes sur un même pied d'égalité ? Une question essentielle à laquelle nous tenterons une réponse ultérieurement. Pour le moment, bornons-nous à démontrer en quoi consiste la complémentarité dans le cadre de la pratique du pragmatisme méthodologique.

Dans la pratique de la recherche, il est extrêmement rare de lire des études de type qualitatif ou quantitatif dans un état pur. Les emprunts de l'une des deux méthodes à l'autre se font soit sous forme d'expressions verbales, soit sous forme de données chiffrées. C'est ainsi que Groulx.L.H évoquait le témoignage et la position de Passeron.J.C, à ce sujet, en ces termes : « L'opposition entre l'analyse qualitative et quantitative des données lui apparaît aussi factice car chacun de ces modes d'analyse utilise « subrepticement » dans son raisonnement, des éléments de l'autre mode, rendant ainsi, l'incommensurabilité caduque » (1997. 49). Dans le sillage de ces affirmations, nous comprenons alors comment l'entretien, une technique qualitative, est utilisé dans le but de susciter des catégories au contenu sociologique, devant être ensuite soumises à un traitement quantitatif au moyen de questionnaire et d'échantillon. Nous évoquerons également, à titre illustratif, la pratique de la technique de l'analyse de contenu, une technique qualitative qui emprunte les rudiments du raisonnement quantitatif dans son aspect analyse de contenu quantitative.

Aussi, un traitement quantitatif des données d'enquête peut mener à une typologie qui, elle présentera à son tour l'avantage d'identifier

les individus en vue d'un approfondissement de l'investigation pour une approche qualitative d'une question de recherche.

Enfin, dans une perspective exploratoire la technique du focus-group est souvent utilisée comme levier d'identification des thématiques ou des catégories d'analyse enregistrées via le discours des sujets d'un groupe cible, pour ensuite être versée dans un questionnaire en vue de la mesure du degré de dispersion parmi un échantillon ou un univers d'enquête.

A ce propos, pour des besoins pédagogiques nous mettons au profit de la compréhension du lecteur les enseignements d'une enquête sociologique ayant été menée au moyen d'une combinaison des deux méthodes.

Exemple d'étude combinant analyse quantitative et analyse qualitative.

Objectif : Mesure du niveau de satisfaction de la clientèle à l'égard des prestations et des produits présentés par une importante entreprise de produits stratégiques,.

Nouvelle démarche : Dans un souci d'amélioration de sa performance, l'entreprise qui visait la connaissance de la perception de ses prestations par la clientèle, avait pour habitude de démarrer de l'entreprise, c'est-à-dire acquérir les réponses aux questions que posaient les cadres du département de la commercialisation. Bien que cette méthode permette d'avoir les attitudes des clients vis-à-vis de ce que l'entreprise leur présentait, elle courrait néanmoins le risque de ne pas leur offrir la chance de se positionner par rapport à la pertinence des indicateurs de performance retenus, traduits sous forme de questions.

C'est dans ce sens que conformément à cette façon de faire, la démarche n'offrirait aucunement la garantie de couverture de l'ensemble complexe de la réalité du domaine de la prestation de service. C'est en constatant cette lacune qu'a été initiée ce qui va être nommée désormais une approche ascendante, dont le point de départ serait le client qui sera associé à la réflexion pour former la principale source d'information.

En termes méthodologiques, la nouvelle démarche, dont le but était de lier la performance de l'entreprise aux besoins de la clientèle, devait être menée selon deux phases complémentaires : Une première phase qui avait pour objectif de connaître sur un plan qualitatif les besoins de la clientèle et leur ordre de priorité. A cet effet, la technique du focus- group, que l'on traduit par discussion de groupe, a été mobilisée. Douze focus-group ont été réalisés, en vertu des variables liées à la région (nord, hauts-plateaux et sud selon une distribution est, centre et ouest), à la catégorie sociogéographique (rural/ urbain), ainsi que le statut de la clientèle : (ménage / non-ménage).

La deuxième phase qui mettait l'étude dans une perspective quantitative, visait la mesure de la satisfaction de la clientèle. Pour ce faire, les attentes collectées lors de la phase qualitative de l'étude ont été converties en questions dans un questionnaire renfermant une première rubrique relative au niveau d'importance de chaque attente, tandis que la seconde rubrique elle était relative au degré de satisfaction de chaque attente.

L'enquête quantitative a concerné un échantillon prévu de 2000 clients, tandis que le traitement quantitatif des données pour la mesure du degré de satisfaction de la clientèle, il a été fait sur 1009 questionnaires réalisés.

Ceci est un exemple type de l'analyse qui nécessite la combinaison harmonieuse et complémentaire de techniques relevant du domaine de la méthode qualitative pour un premier objectif d'identification et celle qui relève du domaine de la méthode quantitative pour un objectif ultime de mesure. Il est clair par conséquent que le type de questions auxquelles devait répondre l'étude, ont montré que l'analyse combinant les deux méthodes est basée sur le principe irrécusable que les déficiences de l'une trouvent leur solution dans la force de l'autre.

Conclusion

Faire les éloges ou l'apologie de la méthode mixte fondée sur le principe du pluralisme méthodologique ne résout pas pour autant le problème du mode réel de combinaison de deux méthodes que les fondements épistémologiques et ontologiques séparent mais que le besoin de la démonstration, dû à la complexité des phénomènes sociaux, tend à rapprocher.

Une énigme qui se situe à la limite du souci d'opérer, au mieux, le principe de triangulation (besoin d'approfondissement de l'analyse) d'un côté, et celui de tenir compte de la "contrainte" de l'encastrement épistémologique propre à chaque méthode de l'autre.

De ce point de vue, il est tout-à-fait illusoire et improductif de chercher à instaurer une sorte d'équilibre ou d'équité parmi les approches et l'analyse de l'objet d'étude, dans la mesure où l'approche mixte signifie la mise en commun de deux voies différentes dans le domaine de la représentation, la conceptualisation et la construction d'un objet d'étude dans les sciences sociales. Le Résultat serait-il donc que toute tentative d'adjonction des méthodes est, par définition, cause perdue ?

Non, l'acte de recherche qui se pratique conformément à un encastrement conceptuel, prend place dans le sillage d'une seule orientation ontologique et épistémologique à la fois. De ce fait, l'apport recherché de ce qu'on peut appeler une méthode-appoint serait celui de capter ce que la méthode dite le positionnement conceptuel ne peut saisir.

Références Bibliographiques

Aktouf (Omar). «*Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative des organisations. Une introduction à la démarche classique et une critique.* Les presses de l'université du Québec. 2006.

Aubin (Isabelle). «*Introduction à la recherche qualitative.* La revue française de médecine générale. vol 19. n° 84. pp.142 – 5

url : dmg.medecine.univ-paris7.fr/documents/cours/ outils methodo pour la these/introduction RQexercer.pdf Consulté le 6 mai 2014

Boudon (Raymond) & Fillieule.(Renaud) (2002). «*Les méthodes en sociologie.* Presse universitaire de France. Que sais-je ? Paris.

Bozon (Michel). « *Par-delà le quantitatif et le qualitatif. Pour une analyse des mécanismes de différenciation.* Actes du colloque de l'AIDELF. 1988. pp.559 – 66

url :

[www..synergiescanada.org/proceedings/erudit/aidelf/1988/000894co](http://www.synergiescanada.org/proceedings/erudit/aidelf/1988/000894co)

Bryman (Alan). (1984), «The debate about quantitative and qualitative research : a question of method or epistemology ?" *The british journal of sociology.* Vol 35, n°1, Mars 1984. [75-92]

De Singly.(François) «*L'enquête et ses méthodes : le questionnaire.* Nathan université. Sociologie 128. Paris. 1992.

Fekede (Tuli). «The Basis of Distinction Between Qualitative and Quantitative Research in Social Science: Reflection on Ontological, Epistemological and Methodological Perspectives". *Ethiopian journal of education and sciences.* vol 6.n°1. 2010

url :<http://www.ju.edu.et/ejes/sites/default/files/TheBasisofDistinction betweenQualitativeand Quantitative.pdf>

Gerard (Hubert), (1998). «*Quantitatif, qualitatif: même combat !* Communication séminaire méthodologique en sciences sociales et humaines. Ouagadougou. 6-10 avril 1998.

Groulx (Lionel), (1997). «Le débat qualitatif-quantitatif : un dualisme à proscrire ?", in *Rupture, revue transdisciplinaire en santé.*

Vol.4, n°1, 1997, pp.46-58. Faculté de médecine. Université de Montréal.

Kuhn T « *La structure des révolutions scientifiques*. Champs, Flammarion. Paris. 1983.

Leger (Alain). « *L'unité dialectique des approches quantitative et qualitative : quelques aspects d'une complémentarité conflictuelle*. Communication au colloque « Pour un nouveau bilan de la sociologie de l'éducation », Paris, INRP, mai 1993.

<http://alain-leger.lescigales.org/docs/quantitatif.pdf> consulté le 7 janvier 2014

Marpsat (Maryse). « *les apports réciproques des méthodes quantitatives et qualitatives. Le cas particulier des enquêtes sur les personnes sans domicile*. INED. Document de travail. N°79. 1999. url :www.ined.fr/fr/ressources_documentation/publications/documentations_travail/bdd/publication/1082 consulté le 12 décembre 2013

Mucchielli (Alex), (1996). «*Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Armand Colin. Paris.

Zolesio (Emmanuelle), (2004). « *Alain Coulon : L'école de Chicago*. http://socio.ens-lyon.fr/agregation/excomp_fiches_coulon_1992.doc consulté le 22 juillet 2014

